

EPICENTRE FILMS PRÉSENTE

"UNE COMÉDIE IRANIENNE POLITIQUEMENT INCORRECTE"

 68^e Internationale
Filmfestspiele
Berlin
Competition

 L'AMPHORE D'OR
FFIGROT 2018
FESTIVAL
DU FILM
GROLANDAIS

AVEC LEILA HATAMI LA RÉVÉLATION D'UNE SÉPARATION

PIG

UN FILM DE MANI HAGHIGHI



HASAN MA'JUNI LEILA HATAMI ALI BAGHERI LEILA RASHIDI

www.epicentrefilms.com

EPICENTRE FILMS
présente

PIG

UN FILM DE **MANI HAGHIGHI**

2018 - IRAN - 107 MIN - NUMÉRIQUE - COULEUR - IMAGE 2.35 - SON 5.1
VISA N° 149 749

SORTIE LE 5 DÉCEMBRE 2018

Photos et dossier de presse téléchargeables sur
www.epicentrefilms.com

DISTRIBUTION

EPICENTRE FILMS
DANIEL CHABANNES
55, rue de la Mare 75020 Paris
01 43 49 03 03
info@epicentrefilms.com

PRESSE

KARINE DURANCE
06 10 75 73 74
durancekarine@yahoo.fr

SYNOPSIS

Un mystérieux serial killer s'attaque aux cinéastes les plus adulés de Téhéran. Hasan Kasmai, un réalisateur iranien, est étrangement épargné. Censuré depuis des mois, lâché par son actrice fétiche, il est aussi la cible des réseaux sociaux. Vexé, au bord de la crise de nerfs, il veut comprendre à tout prix pourquoi le tueur ne s'en prend pas à lui.. et cherche, par tous les moyens, à attirer son attention.





ENTRETIEN AVEC MANI HAGHIGHI

Vous êtes issu d'une famille qui occupe une place importante dans le cinéma iranien, votre grand-père, Ebrahim Golestan, est un des plus importants producteurs et réalisateurs de l'époque d'avant la Révolution, votre père un chef opérateur très renommé, Nemat Haghighi. Pouvez-vous résumer la manière dont vous êtes vous-même devenu cinéaste ?

J'avais quatre ans quand mon grand-père a tourné son deuxième long-métrage, *Les Mystères du trésor de la vallée fantôme*, et il avait besoin d'un enfant de quatre ans. Voilà mes débuts au cinéma. Quand je suis arrivé sur le plateau, je l'ai vu assis derrière la caméra installée sur une grue immense – immense à mes yeux d'enfant. La grue, en s'élevant, m'est apparue comme une sorte de rollercoaster géant. C'est à ce moment que j'ai décidé de devenir réalisateur, et depuis je continue à considérer les plateaux de tournage comme des parcs d'attraction, des lieux conçus pour s'amuser le plus possible. Je n'ai jamais suivi de formation à proprement parler. Désormais, lorsque j'enseigne la réalisation, j'expédie les aspects techniques aussi vite que je peux, et je consacre l'essentiel à la nécessité d'avoir un esprit joueur et de l'humour pour faire des bons films. Je suscite souvent des regards hagards, et des questions du type : « croyez-vous que Bela Tarr et Michael Haneke ont un esprit joueur et porté sur l'humour ? », et je dois expliquer que c'est exactement ce que je crois.

Ayant décidé de devenir réalisateur, adolescent, j'ai lu une quantité d'ouvrages sur les techniques du cinéma et j'ai regardé tous les films que j'ai pu, ce qui n'était pas si facile dans la période qui a suivi la Révolution. Les salles de cinéma étaient incendiées et les Gardiens de la révolution confisquaient les cassettes VHS. Jusqu'à mes 15 ans, j'ai eu le privilège, grâce à ma famille, de passer beaucoup de temps sur des tournages, à proximité de réalisateurs, de chefs opérateurs, de décorateurs et surtout de scripts qui m'expliquaient ce qui se passait. J'ai aussi beaucoup fréquenté les salles de montage, à observer des réalisateurs travailler. Plus tard, alors étudiant, j'ai mis en scène et interprété des pièces de théâtre et également joué sur scène, j'ai aussi réalisé un grand nombre de publicités pour la télévision iranienne. Je n'ai jamais tourné de court-métrage ni été assistant. Lorsque je me suis senti prêt, j'ai tourné mon premier long-métrage. En le racontant, ça ressemble à un miracle, mais cette histoire se passe à Téhéran, où des miracles se produisent sans cesse.

Vous avez réalisé sept longs métrages depuis 2004. Comment décririez-vous votre cinéma, votre approche de la mise en scène et de la narration ?

Selon moi, quand des spectateurs découvrent un film, il faut qu'ils aient le sentiment qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire (même si ce qu'il regarde décrit une situation ordinaire), qu'ils rient ou qu'ils pleurent, et si possible les deux, et qu'ils repensent au film en rentrant chez eux, ou le soir avant de s'endormir – même s'il s'agit des pensées dérangementes. Il est très difficile d'obtenir ce résultat, mais c'est ça l'objectif. Plus généralement j'essaie, du mieux que je peux, de rendre l'ordinaire extraordinaire et de rendre l'extraordinaire possible.

Hors d'Iran, vous avez été découvert grâce à votre deuxième film, *Men at Work*, (Festival de Berlin 2006) écrit par Abbas Kiarostami. Quelle était votre relation avec lui ?

Kiarostami était un ami de ma famille, je le connais depuis mon enfance. Il n'y a pas de mots pour dire l'immense amour que j'éprouve pour lui. Dès mon adolescence, il m'a fait venir dans sa salle de montage au Kanoon (*le Centre pour le développement des enfants et des adolescents, dont Abbas Kiarostami a créé et dirigé la section cinéma, et où il a réalisé ses premiers films.*) où je l'ai regardé travailler. Il expliquait très généreusement ce qu'il faisait et ce qu'il cherchait à accomplir. Plus tard, j'ai entendu parler du projet *Men at Work*, et il m'a semblé qu'il ne correspondait pas à la sensibilité de Kiarostami. J'y voyais une comédie de l'absurde, ce qui n'était pas du tout son style. J'ai donc entrepris de le convaincre de me laisser réaliser ce film. En contrepartie, il m'a demandé de devenir son secrétaire personnel pendant un an, et de m'occuper des relations avec les distributeurs et les festivals à l'étranger. J'ai appris pendant cette période des choses qu'on n'enseigne dans aucune école de cinéma. Puis j'ai tourné le film. Il m'a dit qu'il aimait le résultat mais qu'il fallait ajouter un plan, ce que j'ai refusé. Nous nous sommes affrontés sur ce sujet, mais j'ai tenu bon. Plusieurs années après, nous avons beaucoup discuté du scénario d'un autre de mes films, *Modest Reception*, vaguement inspiré de situations qui s'étaient produites sur le tournage de *Et la vie continue*. Il a détesté le film et ne m'a plus jamais adressé la parole. Cette réaction m'a fait l'aimer encore plus. Les gens emploient le mot « unique » à tort et à travers, il est rarissime de rencontrer une personne véritablement unique. Kiarostami était unique.

Quelle est l'origine du film *Pig* ?

J'étais à Prague quand j'ai lu une information sur un réalisateur iranien pratiquement inconnu, qui venait de mourir, et dont tout le monde disait du bien de lui. Je songeais que de son vivant, personne ne se souciait de lui et de son travail, et combien en Iran en particulier la mort permet à des artistes médiocres d'acquérir une reconnaissance. Au même moment, un journaliste français m'a appelé pour me demander mon avis sur les réalisateurs frappés d'interdiction par la censure en Iran.





En essayant de répondre, les premières scènes de *Pig* ont surgi à mes yeux : un réalisateur censuré est abandonné par le public, il décide de mourir pour échapper à cette disgrâce mais la mort se refuse à lui, il doit alors feindre son propre assassinat pour être aimé à nouveau. Il m'a semblé qu'on pouvait tirer quelque chose de drôle et sombre à la fois de ce point de départ, et sur cette base j'ai rédigé le scénario en quelques mois.

Qui sont les interprètes principaux de *Pig* ?

Hassan Majuni, qui joue le rôle principal, est un immense acteur et metteur en scène de théâtre, trop rarement appelé par le cinéma. J'ai écrit en pensant à lui. Je ne sais pas comment j'aurais fait s'il avait refusé. Le rôle de Shiva, sa maîtresse, a été refusé par de nombreuses actrices connues en Iran, pour toute une série de raisons qui m'ont laissé abasourdi. Certaines trouvaient le rôle trop petit ou pas assez valorisant. Finalement, désespéré, je me suis tourné vers mon amie d'enfance Leila Hatami. Quand je l'ai appelé, elle était à New-York, dans un taxi coincé dans un embouteillage. Je lui ai envoyé le scénario par mail, et elle l'a lu tout de suite sur son téléphone. Dès qu'elle a fini, elle m'a appelé pour dire qu'elle acceptait le rôle, sans plus de questions. On a réglé les détails sans intermédiaire et c'est ainsi que je me suis retrouvé avec la plus grande star du cinéma iranien.

Dans le film, avant vous-même, trois réalisateurs iraniens connus sont assassinés, Ebrahim Hatamikia, Hamid Nematollah et Rakshan Bani Etemad. Que représentent-ils dans le cinéma iranien, que signifient ces noms pour un public iranien ?

Ebrahim Hatamikia est un serviteur du régime, c'est ainsi qu'il s'est lui-même récemment décrit en public. Il tourne des films de propagande d'Etat avec d'énormes budgets, qui ne récupèrent jamais leur investissement même s'ils demeurent populaires auprès d'une partie de la population. Hamid Nematollah est un cinéaste très intéressant, qui a déjà tourné quatre films mais reste un nouveau venu, encore à découvrir. Il a du succès auprès des jeunes cinéphiles iraniens, mais n'a pas encore attiré l'attention à l'étranger. Rakshan Bani Etemad est une cinéaste dont les films continuent de témoigner de l'engagement social de la génération précédente. Elle est une opposante qui tient ses engagements avec force et courage. Donc, en regardant *Pig*, les spectateurs iraniens rient en entendant ces trois noms réunis dans la même phrase. Ils signifient que le tueur n'a pas un point de vue politique particulier, il hait l'art du cinéma en général. J'ai demandé leur accord aux trois réalisateurs avant d'utiliser leur nom, Nematollah est même venu au studio pour qu'on fasse des photos de sa tête ensanglantée, nous avons beaucoup ri.

Plusieurs cinéastes iraniens sont sous le coup d'interdiction de filmer. Le personnage principal, Hassan, s'inspire-t-il plus spécialement d'un réalisateur en particulier ?

J'ai essayé d'éviter de faire de *Pig* un film à clé, mais j'ai sans doute échoué puisque pour chaque personnage il y a des gens qui se sont sentis visés personnellement. Evidemment, j'ai emprunté des traits de caractère dans mon entourage, mais je n'avais nullement l'intention de me référer à des personnes existantes, je trouverai ça ennuyeux et sans imagination. Mais bien sûr, dès lors qu'on fait un film dans le milieu du cinéma, tout le monde croit voir des allusions, d'autant que la plupart des réalisateurs sont effectivement, comme Hassan, narcissiques, jaloux, égoïstes et pleins de fantaisie.

Le film met en évidence au moins trois forces malfaisantes, le tueur fanatique, la police secrète et les réseaux sociaux. Se combinent-elles ou appartiennent-elles à des univers, voire à des époques différentes ?

Les deux à la fois. Ces forces appartiennent à des mondes différents, mais elles s'associent et se renforcent mutuellement pour créer une atmosphère d'angoisse et de paranoïa. L'idée principale était de montrer que le malaise actuel dans la société n'a pas une source unique, mais est d'autant plus envahissant qu'il résulte de multiples facteurs.

Quelle est la place des réseaux sociaux en Iran ? Diriez-vous que ce qu'en montre le film est particulier à ce pays, ou qu'il s'agit d'un phénomène pour l'essentiel identique partout dans le monde ?

Les réseaux sociaux, partout dans le monde, fonctionnent sur le principe de l'absence : vous n'êtes pas en présence de la personne à qui vous parlez, vous ne l'avez même jamais rencontrée, et pourtant vous échangez avec elle de manière immédiate et intime. Il n'y a pas de contexte clair à votre conversation, et il n'y a pas non plus de temps de réflexion entre les échanges. Comment un tel dispositif ne mènerait-il pas à une série de malentendus catastrophiques ? À cet égard, Twitter et Instagram fonctionnent en Iran comme partout ailleurs. Snapchat n'y est pas aussi populaire que dans d'autres parties du monde, et nous n'avons pas de sites de rencontre, mais les Iraniens sont suffisamment ingénieux en ce qui concerne l'amour pour transformer en site de rencontre n'importe quelle application.

Vous présentez les réseaux sociaux comme un pouvoir injuste et manipulateur, mais n'ont-ils pas aussi des effets bénéfiques ? Par exemple comme moyens d'expression démocratique dans certaines circonstances ?

En effet, des manifestations publiques, certaines très réjouissantes, ont été récemment organisées grâce aux réseaux sociaux. Mais pour l'essentiel, « l'expression démocratique » dont vous parlez est le fait d'armées de cyber-lyncheurs débiles qui s'attaquent à quiconque dit quelque chose de sage mais qui n'est pas à la mode. La démocratie est un concept politique, ça n'a rien à voir avec la possibilité de chacun de dire n'importe quoi à n'importe quel moment.

Le mot « pig », « porc », est perçu négativement dans de nombreux pays, mais il prend un sens particulier dans les pays musulmans. Dans quelle mesure le titre est-il spécialement provocant en Iran ?

Il est extrêmement provocant. L'organisme de censure a essayé à plusieurs reprises de me faire changer de titre, mais j'ai répondu qu'un porc, un cochon, est simplement un animal, et qu'il n'y a rien de particulièrement négatif en lui. Certaines religions interdisent de manger du porc, mais manger de la chair humaine est aussi un péché, et ce ne serait pas une raison pour ne pas appeler un film « Humain ». Bien sûr, je pensais aussi en choisissant ce titre aux inscriptions laissées lors des meurtres de Charles Manson, et aux signes tailladés sur les visages à l'époque.





Les rêves et les visions surnaturelles jouent un rôle important dans ce film, comme déjà dans *Valley of Stars*. C'est plutôt inhabituel dans le cinéma iranien, ou au moins la perception que nous en avons en Occident. Existe-t-il une tradition pour ce genre de fantastique ?

Les films iraniens ont été très influencés par le néo-réalisme italien de De Sica et de Rossellini. Les réalisateurs iraniens les plus reconnus à l'étranger ne font pas usage du fantastique. C'est étrange parce que la tradition littéraire iranienne fourmille de rêves et de visions. Les textes mystiques d'Attar, la poésie de Saadi et de Hafez, et même les romans contemporains iraniens sont truffés d'éléments fantastiques, de fantômes et de génies. Donc oui, il y a une considérable tradition de fantasmagorie et d'hallucination dans la culture iranienne, mais pas dans son cinéma.

Une question similaire se pose à propos du comique, entre grotesque et humour noir.

La tradition iranienne privilégie les victimes, les héros meurent et les survivants sont marqués du signe de la culpabilité. De ce fait, l'ironie et particulièrement l'humour noir ont rarement droit de cité et sont généralement mal compris. Pourtant on trouve des trésors d'ironie dans les grandes œuvres de la culture iranienne, mais la culture contemporaine me paraît terriblement sèche et dépourvue d'humour. C'est plutôt inhabituel dans les sociétés soumises à des régimes autoritaires – je songe par exemple aux films tchèques de Milos Forman – alors qu'on sait combien l'humour peut être une arme puissante contre l'autocratie.

Quelle référence reconnaîtrait un spectateur iranien en entendant la chanson du tueur pendant qu'il s'apprête à tirer sur le personnage principal ?

Les paroles de cette chanson, entièrement fabriquées par moi, évoquent d'antiques textes zoroastriens, alors que la musique renvoie à des hymnes shiites de la période de deuil. C'est une combinaison sinistre, qui fait du tueur à la fois un cinglé complet et une créature du passé, complètement rétrograde.

A qui appartient le fusil de la mère d'Hassan ? Celle-ci parle turc, y a-t-il une raison particulière ?

Elle prétend qu'il s'agit du fusil de Sattar Khan, un héros national, un des leaders de la révolution constitutionnelle de 1905, à certains égards le Che Guevara iranien. Mais elle perd la tête, il s'agit sans doute d'une invention. Je voulais qu'existe un lien unique entre la mère et le fils, et donc ils parlent une langue que les autres ne comprennent pas (*mais qui est parlée par de nombreux Iraniens originaires du Nord-Ouest du pays, la région azérie*).

Couper des têtes est une activité à laquelle des tueurs en série sont susceptibles de se livrer un peu partout. Néanmoins, ce geste prend un sens particulier en Iran, où sont omniprésentes les références au martyr de l'Imam Hosseyn, décapité par ses ennemis lors du conflit qui a donné naissance au chiisme. La pratique de la décapitation renvoie aussi, à présent, aux actes largement diffusés perpétrés par l'Etat Islamique. Dans quelle mesure ces références ont-elles un sens par rapport au film ?

Pour moi le plus intéressant dans l'acte de décapiter, strictement d'un point de vue visuel ou cinématographique, est que cela transforme les têtes en des balles qui peuvent rouler. A l'origine, je voulais ouvrir le film avec l'image d'une tête roulant dans le caniveau. Mais j'ai changé d'avis parce qu'une tête qui roule est difficile à identifier, alors qu'il était nécessaire que les spectateurs la reconnaissent. Il fallait donc qu'elle s'arrête, ce qui a réclamé un plan compliqué à tourner. Voilà, ce sont les seules motivations qui m'intéressent, pas la peine de se référer à l'Etat Islamique ou à d'autres sources d'inspiration.

Propos recueillis par Jean-Michel Frodon

BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

Mani Haghighi (né en 1969 à Téhéran) a étudié la philosophie à l'Université McGill. Son premier long métrage, *Abadan* (2003), a été présenté en première mondiale au Tribeca Film Festival. *Men at work* (Berlinale, Forum 2006) a remporté le prix du meilleur scénario aux Asian Film Awards en 2007. Puis a suivi *Canaan* (2008), basé sur une nouvelle d'Alice Munro et *Modest Reception* (Berlinale, Forum 2012) qui a remporté le prix Free Spirit Award au Festival de Varsovie et de nombreux prix internationaux. Après *A Dragon Arrives !* (Berlinale, Compétition 2016), Mani Haghighi a réalisé *50 Kilos of Sour Cherries* (2017), une comédie romantique qui figure parmi les dix films les plus populaires du cinéma iranien. *Pig* (Berlinale, Compétition 2018) est son septième long-métrage.

FILMOGRAPHIE

- 2003 **ABADAN**
- 2006 **MEN AT WORK**
- 2008 **CANAAN**
- 2012 **MODEST RECEPTION**
- 2016 **VALLEY OF STARS**
- 2016 **A DRAGON ARRIVES ! (VALLEY OF STARS)**
- 2017 **50 KILOS OF SOUR CHERRIES**
- 2018 **PIG**



LISTE ARTISTIQUE

Hasan Majooni.....	Hasan Kasmai
Leila Hatami.....	Shiva Mohajer
Leyli Rashidi.....	Goli
Parinaz Izadyar.....	Annie
Ali Mofassa.....	Sohrab Saidi
Mina Jafarzadeh.....	Jeyran

LISTE TECHNIQUE

Réalisation.....	Mani Haghighi
Scénario.....	Mani Haghighi
Image.....	Mahmoud Kalari
Son.....	Dariush Sadeghpour
Costumes.....	Negar Nemati
Montage.....	Meysam Molaei
Musique.....	Peyman Yazdanian
Production.....	Dark Precursor Productions
Produit par.....	Mani Haghighi
Ventes internationales.....	Films Boutique
Distribution.....	Epicentre Films

FESTIVALS

Berlinale 2018 Compétition Officielle

Festival Auch Ciné 32 Indépendance(s) et Création 2018

Festival Cinéma(s) d'Iran Paris 2018

Mention spéciale du jury - Festival Européen du Film Fantastique de Strasbourg 2018

Amphore d'Or - Festival du Film International du film Grolandais 2018

Festival du Film de Sarlat 2018

Festival International du Film d'Istanbul (Turquie) 2018

Festival International du Cinéma Indépendant de Buenos Aires (Argentine) 2018

Festival du Film de Hong-Kong (Chine) 2018

Festival International du Film de Sydney (Australie) 2018

Festival International du Cinéma Fantastique de Catalogne de Sitges (Espagne) 2018

